

Mon allumeur de réverbère

Plumes de Cœur Éditions

Le bonheur est parfois caché dans l'inconnu.

Victor Hugo

*À Julien, Révadi, Maman, Papa,
Kavida, Sarada, Sundima
et mes trois enfants.*

Entre-deux (n. m. invar.) : ce qui se trouve entre deux choses, deux valeurs.

Ce matin, c'est décidé, je porterai mon *bombers* bleu marine à fleurs pour mon premier jour à l'université, même si ma mère insiste pour que je mette le blazer *terracotta* qu'on a acheté ensemble hier. Je l'ai essayé pour lui faire plaisir, mais j'ai beau m'observer sous toutes les coutures devant la porte miroir de ma penderie, je ne réussis à l'accorder avec aucun de mes pantalons. De toute façon, au fond, je n'ai pas tellement envie de lui trouver le binôme idéal. Jamais je n'ai ressenti cela, mais une étrange satisfaction m'envahit en validant mon choix alors qu'il ne s'agit que de simples motifs floraux.

Par ailleurs, aujourd'hui elle voudrait que je commence ma journée en mangeant, mais à son grand désarroi je ne modifie pas mon protocole habituel pour me préparer. D'abord la douche, puis le repassage de mon chemisier blanc et de mon jean *boyfriend*, juste avant de les porter. J'adore la sensation des vêtements encore chauds sur ma peau. Un peu de mascara sur les cils, une noisette de CC crème étalée sur le visage et du baume à lèvres pour lutter contre les gerçures. J'enfile mes chaussettes et me voilà prête pour descendre prendre mon petit déjeuner.

– On se réveille par ici ! beuglé-je en traversant le couloir pour réveiller les jumeaux, mon frère Jay et ma sœur Tara.

Petite vengeance personnelle. Leur rentrée en terminale a eu lieu bien avant la mienne à la fac. Depuis septembre, ils s'amusent à me réveiller de la sorte, pour leur plus grand plaisir, afin de me faire stresser. Ils savent à quel point je suis pressée que les cours commencent. Ils savent aussi que je prévois toujours cinq alarmes à trois, quatre, six ou huit minutes d'intervalle, pour être sûre de me lever à temps. Ils savent que je n'aurais jamais loupé le premier jour ni même le premier cours, et en profitent pour me faire flipper, tous les matins. Et moi, comme d'habitude, à chaque fois, je tombe dans le panneau.

Je tambourine à leurs portes respectives en chantant à tue-tête *La Marseillaise*, et finis par déguerpir quand j'entends mon frère rugir. Il n'est que six heures. Il pourrait m'en vouloir à vie de lui avoir volé son heure et demie de sommeil supplémentaire.

– Tiens, Neela, prends des figues, me suggère ma mère en sirotant son café lorsque je m'installe à la table de la salle à manger.

Je repense au dessin animé que regardent mon neveu et ma nièce. Celui où deux frères se transforment en un animal ou un insecte pour découvrir son mode de vie et en savoir

plus sur lui. Un jour, alors que j'étais chez ma grande sœur Shanti pour garder les deux petits, Krish et Anusha, j'ai malencontreusement regardé l'épisode sur la pollinisation. Les deux personnages devenus minuscules chevauchaient une guêpe quand celle-ci avait pénétré une figue en s'arrachant les ailes et les antennes au passage. Ils s'étaient alors retrouvés coincés et avaient appris, par la même occasion, que la chair rouge du fruit mûr était le résultat de la décomposition de la guêpe morte à l'intérieur de la coque de cette fleur inversée. Depuis, je ne peux plus à en manger, même en me rappelant sa texture moelleuse et son goût sucré, auxquels nous avons droit à chaque rentrée scolaire.

Je me contente de tartiner une épaisse couche de beurre sur ma tranche de brioche, avant de la recouvrir de confiture d'abricots.

– Tu feras bien attention dans les transports, hein ? s'inquiète ma mère. Ne parle à personne, et assieds-toi à côté des femmes.

– *Amma*¹, ne t'en fais pas ! m'insurgé-je. J'ai vingt et un ans, je saurai me débrouiller.

– Ne parle pas la bouche pleine ! me coupe-t-elle d'un ton irrité, vexée par ma volonté d'indépendance qu'elle juge dangereuse.

Je mâche le plus vite possible puis engloutis d'une traite mon chocolat chaud, avant de débarrasser et de filer dans ma chambre. J'ai besoin d'un temps calme pour me mettre en condition. Je vais enfin aller à l'université. Avoir une vraie vie étudiante. Comme mes amies d'enfance. Je vais peut-être même y rencontrer l'homme de ma vie.

Je m'installe dans le fauteuil à roulettes de mon bureau et réarrange les trois livres d'Agatha Christie toujours posés dessus. Cette écrivaine m'a guidée dans le choix de mon orientation, l'étude de la criminologie, elle mérite d'avoir sa place juste sous mes yeux. Mais elle ne m'a pas empêchée de commettre une erreur de parcours. Après avoir empoché mon baccalauréat scientifique avec les honneurs du jury, j'ai tout naturellement suivi des études de droit. Jusque-là, tout va bien ! Mais j'ai choisi une licence à distance, afin d'aider mes parents à ouvrir leur restaurant indien végétarien. J'ai sacrifié trois ans de ma jeunesse pour aménager mes heures de cours et m'atteler au service, à la comptabilité ou encore à la gestion administrative. Au bout de deux ans, je me suis inscrite en parallèle à un diplôme universitaire de pratique pénale pour prétexter ne plus avoir de temps à leur consacrer. De toute façon, le restaurant commençait à prospérer et il était temps qu'ils engagent du personnel. Je n'en pouvais plus de ne pas avoir de réelle vie sociale, alors que tous les autres étudiants de mon âge enchaînaient les soirées et les beuveries. Je m'étais moi-même tendu un piège en espérant gagner leur éternelle reconnaissance.

J'ouvre mon ordinateur portable et tape une énième fois « comment se passe la vie étudiante » dans le moteur de recherche. Je fais défiler mon écran pour vérifier si de nouveaux résultats apparaissent, avant de cliquer sur une page que j'ai déjà ouverte à

¹ *Amma* : Maman en tamoul.

maintes reprises. Une fois connectée à mon compte Nala68859, j'ouvre le fil de discussion qui m'intéresse, à la recherche d'un message qui me serait adressé sur le forum. Mes amis virtuels m'ont souhaité une bonne rentrée, en insistant sur le maître-mot : profiter. Mes jambes se mettent à remuer, j'ai les pieds pourtant bien ancrés dans la moquette. J'ai tellement envie de suivre tous leurs conseils, mais je ne sais pas si j'y arriverai. Outre ma volonté de m'affirmer en élève studieuse, je crains de ne pas parvenir à sortir du carcan de mon éducation à l'indienne.

Pour faire simple, mon enfance a été rythmée par l'importance de la scolarité et l'objectif de viser les meilleures notes, tout le temps. Il n'y avait pas tellement de place pour l'amusement. Pas de sorties entre potes, pas de soirées pyjama, interdiction d'aller à la boum de l'école. En ce qui concerne les fêtes d'anniversaire, il était tellement important de mettre à l'honneur la famille, que nous invitions toujours les oncles, les tantes et les cousins. À mon grand désespoir, je n'ai jamais pu les fêter en compagnie de mes quelques amis, obligatoirement studieux et triés sur le volet par mes parents. Les déclinions aux invitations de mes camarades étaient systématiques, puis ce jour surnois est arrivé où plus personne n'a voulu m'intégrer à sa liste d'invités. Je me souviens avoir été une unique fois à la fête d'anniversaire de ma meilleure copine, quand j'avais sept ans. Ma mère connaissait la sienne, elle savait que c'était une bonne fréquentation. Comme la mère de mon amie insistait, la mienne avait cédé. J'avais été surprise de voir sa chambre joliment décorée, avec un lit toboggan qui lui permettait de descendre le matin en glissade. Son frère avait sa propre chambre, et cette organisation n'avait rien à voir avec la nôtre : je partageais la mienne avec mon frère et mes deux sœurs, à l'époque où nous vivions dans un petit appartement de banlieue parisienne. J'occupais la couchette du haut de l'un des deux lits superposés. La seule fantaisie que je m'étais permise était d'accrocher au mur, au-dessus de ma tête, un poster de Lady Di trouvé dans un magazine chez ma cousine Priya.

Malgré tout, je n'ai jamais été malheureuse. Nous n'avons manqué de rien. Cette éducation stricte ne m'avait pas gênée jusqu'à mes dix-sept ans mais une fois au lycée, j'ai eu l'impression d'avoir un dédoublement de personnalité. Il y avait d'une part une Neela studieuse, polie, qui ne contredisait jamais ses parents à la maison, et, d'autre part, une Neela qui passait ses journées à parler de garçons avec ses trois meilleures amies.

Il faut bien comprendre que, dans les familles indiennes, la question de la sexualité est particulièrement floue. Lorsqu'une fille a ses premières règles, une grande fête est organisée, le *manjalneer*, où tous les proches et moins proches sont conviés afin d'annoncer qu'elle est prête à marier. Mes parents m'ont emmenée en Inde pour l'occasion et la seule consolation que j'ai trouvée à être ainsi exposée devant cinq cents personnes a été de me sentir telle une princesse d'Orient aux parures sublimes. Plusieurs familles ont par la suite proposé leurs fils comme prétendants pour mon mariage. Ma mère avait alors décliné car

je n'avais que quinze ans. Puis, il devint interdit d'aborder le sujet des relations amoureuses et sexuelles. Interdit jusqu'au mariage. Cet événement crucial est l'un des premiers objectifs à atteindre dans la vie des Indiens, et accessoirement l'autorisation officielle de s'adonner aux plaisirs charnels. La réussite scolaire et professionnelle a elle aussi pour but principal de trouver un bon parti, il s'agit d'une valeur ajoutée. D'ailleurs, le diplôme obtenu est mentionné sur l'invitation, à la suite du nom des mariés. Il n'est pas question d'unir deux personnes qui s'aiment, mais plutôt d'arranger un engagement entre deux familles compatibles sur le plan sociétal, de former un couple dont les thèmes astraux s'alignent parfaitement. *Mariez-vous d'abord, vous apprendrez à vous aimer après !* est devenu un dogme qui rend les choses beaucoup plus difficiles pour ceux qui se seraient aventurés dans une relation amoureuse.

Mes copines n'ont jamais compris pourquoi je ne souhaitais même pas essayer de sortir avec un garçon. Elles avaient beau me répéter que mes parents n'avaient pas besoin de le savoir, il m'était impossible de sortir de mon conditionnement alors que j'enviais tous ces couples qui se pavanaient dans l'enceinte de l'établissement. J'avais bien envie qu'un garçon me remarque, me séduise, mais sans plus, juste pour me rassurer sur mon potentiel attractif.

Éprouver des sentiments pour un garçon n'est envisageable que s'il est certain de faire un époux convenable. Si je ne veux pas d'un mariage arrangé, il faut que je sois sérieuse et sûre de moi avant d'ouvrir mon cœur à quelqu'un, pour ensuite mener une bataille afin que mes parents consentent à un mariage d'amour. Je ne peux pas sortir avec un garçon sans aucune notion d'engagement. Cette prise de risque pourrait ruiner mon rêve de trouver moi-même mon mari, car s'ils l'apprennent, mes parents me trouveraient sur-le-champ un prétendant pour que je ne mette pas en péril l'honneur de la famille, parce que c'est bien cela, le cœur du sujet, l'honneur de la famille.

Mes parents s'indignent souvent de l'éducation sexuelle chez les *vellaikaren*² qui, selon eux, inciterait les adolescents à dévier du droit chemin. Les plaisirs charnels n'ont pas leur place tant que l'union entre un homme et une femme n'est pas scellée par les liens sacrés du mariage. Ils estiment que leur rôle de parents consiste à nous préserver des tentations en nous interdisant quasiment tout, afin de remplir leur mission principale : faire de nous de bons partis. Ainsi, leur raisonnement nous empêche de quitter le domicile familial, même après avoir trouvé du travail, tant que nous ne sommes pas mariés. Je sais que dès la fin de mes études ils me trouveront quelqu'un. Mais je suis certaine d'une chose : je refuse de subir un mariage arrangé. Épouser un homme que j'aurais connu trois mois plus tôt et avec qui je n'aurais échangé que par téléphone, pour ensuite passer à la casserole lors de la nuit

² *Vellaikaren* désigne les personnes blanches, tous pays occidentaux confondus, sans connotation raciste.

de noces, est pour moi inenvisageable. Je rêve d'amour. De sentiments. De passion. Tout comme la princesse Jasmine, j'aimerais avoir l'audace d'affirmer à mes parents que si je me marie, ce sera par amour.

Contrairement à moi, ma sœur Shanti, de sept ans mon aînée, n'a jamais montré de réelle objection à rencontrer un prétendant choisi par les parents. Une fois son master de marketing en poche, elle a accepté d'épouser Arjun, un jeune avocat présenté par mes parents. La famille de mon beau-frère était arrivée un matin de bon augure. Nous avions préparé pour l'occasion de nombreuses pâtisseries sucrées et salées indiennes. Shanti s'était prêtée au jeu et avait servi le café au prétendant et à sa famille. J'avais l'impression de voir une scène de film. Comment Shanti pouvait-elle accepter d'être ainsi « vendue », en ayant pourtant grandi en France ? J'étais bien plus affectée qu'elle par ce manque de rébellion féministe. J'en attendais plus de la part de ma grande sœur. Par chance, elle est bien tombée. Arjun est né en France lui aussi. Il est à la fois athlétique et élégant, réservé et charismatique, séduisant et éloquent. Il n'a rien du macho indien pour qui la femme n'est qu'un objet de satisfaction à tous ses désirs. Shanti et lui sont très vite tombés amoureux et leur mariage a eu lieu six mois plus tard. Mes parents ont été comblés lorsque ma sœur a mis au monde mon neveu Krish, puis ma nièce Anusha. Ils avaient réussi leur mission.

Elle est l'incarnation même de l'éducation parfaite donnée par des parents indiens à leur fille née et élevée à l'étranger.

Heureusement, Shanti est aujourd'hui épanouie. Si ce n'était pas le cas, je ne l'aurais jamais pardonné à mes parents.

Parfois, je m'imagine dans un film tamoul. Un de ces films où l'héroïne finit par se marier avec celui qu'elle aime. Je rêve de tomber amoureuse. De trouver l'Indien idéal moi-même. L'épouser en ayant des sentiments forts. Découvrir le désir et le plaisir lors de notre nuit de noces. J'aimerais pouvoir faire le tour du monde avec lui avant de fonder une famille. Ne pas subir de manière implicite la pression de la société indienne où la femme doit prouver à tous sa fécondité. Ces choix, qui paraissent plus que normaux aux yeux des *vellaikaren*, sont en réalité des batailles que nous devons mener quand nous sommes dans cet entre-deux.

Quand on est une jeune fille d'origine indienne, on n'est ni assez occidentale pour avoir les libertés de nos amies d'ici ni assez indienne pour accepter toutes les fatalités culturelles comme elles le font là-bas. On est coincé entre deux cultures diamétralement opposées.

Le pire dans tout ça, c'est que nos parents sont figés dans les traditions indiennes de l'époque de leur immigration. Ils ne voient pas que la société évolue là-bas. Ils ont bien trop peur du jugement de leurs aînés ou de leurs familles qui résident en Inde.

Il ne faudrait pas qu'ils soient qualifiés de parents laxistes qui auraient piétiné nos valeurs une fois partis vivre en occident. J'ai parfois l'impression que mes cousines en Inde ont plus

d'indépendance que moi en France.

– Neela'*ma*³ ! C'est l'heure ! *Seekram*⁴, tu vas être en retard, m'avertit ma mère en me sortant de mes pensées. Viens prier !

– Oui, *Ma*, j'arrive !

Après avoir pris une profonde inspiration, je ferme mon ordinateur et vérifie d'un gribouillis sur un post-it que tous mes stylos sont fonctionnels, avant de les fourrer dans ma trousse. Je l'envoie valdinguer au fond de mon cabas flambant neuf en cuir noir, j'attache ma montre au poignet gauche en prenant soin de ne pas trop la serrer, et j'enfile mon *bombers* bleu marine à fleurs. En repassant dans le couloir, je constate que la porte de Tara n'est pas fermée. Le bruit de l'eau, qu'elle ouvre toujours trop fort, m'indique qu'elle est dans la salle de bains. Quant à Jay, il dort encore.

– Jay ! Vite ! hurlé-je en tambourinant à sa porte, comme s'il y avait une urgence vitale. Dépêche-toi ! Y a un problème !

Mon frère sort de sa chambre à toute vitesse, débraillé, les yeux écarquillés, le souffle court d'avoir bondi hors de son lit dans un état de panique absolu.

– Quoi ? halète-t-il avant de grogner en comprenant que ce n'est qu'une blague de mauvais goût. Fais la maline ! rétorque Jay d'une voix rude. Tu vas te faire toute petite, une fois à la fac.

– Moi aussi je t'aime, *thambi*⁵ ! le taquiné-je, sans prendre en considération son humeur maussade que j'ai provoquée, avant de descendre les marches deux par deux.

Je rejoins ma mère devant l'autel de prière qui se trouve au fond du salon, et me prosterne au sol après avoir récité à haute voix les deux mantras que je connais.

Mon père nous retrouve et tous deux m'accompagnent jusqu'au vestibule. Je sens leurs regards posés sur moi quand j'enfile mes mocassins. J'esquisse un sourire, les salue et quitte la maison. J'espère qu'ils seront fiers de moi. Suffisamment pour que je puisse un jour négocier avec eux un mariage d'amour. En attendant, une étrange sensation de légèreté m'envahit lorsque je descends les marches du perron, à l'heure où la ville s'éveille. J'ai l'impression de prendre ma première bouffée de liberté. Le sac bien ancré sur mon épaule, je me mets en route vers la gare, qui se trouve à cinq minutes de marche de la maison. Il est grand temps que je fasse mes premiers pas dans la vie étudiante et que je découvre enfin ce que signifie le terme « profiter ». Si je pouvais en même temps rencontrer l'homme de ma vie, l'Indien qui ferait le gendre idéal, ce serait parfait.

³ Le suffixe « ma » après un prénom, un mot ou une injonction est une façon affective de parler à une fille. Pour les garçons, le suffixe « pa » sera utilisé.

⁴ *Seekram* signifie « vite » ou « dépêche-toi » en tamoul, la langue parlée dans le sud-est de l'Inde, le Tamil Nadu.

⁵ *thambi* signifie petit frère.

